

Ste-Pélagie, souvenirs d'une prison disparue



Cette ancienne maison de détention fermée en 1898 et détruite en 1899 se situait dans le quartier proche de la Grande Mosquée.

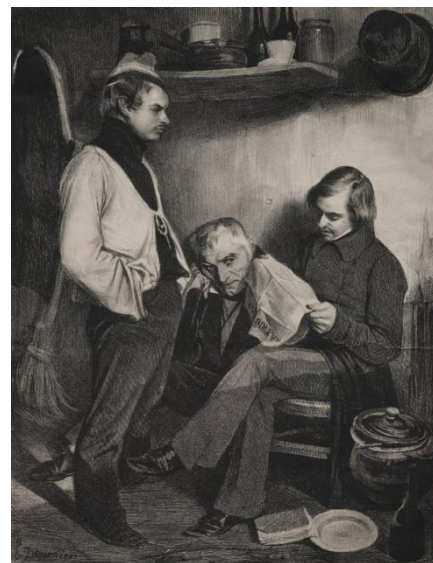
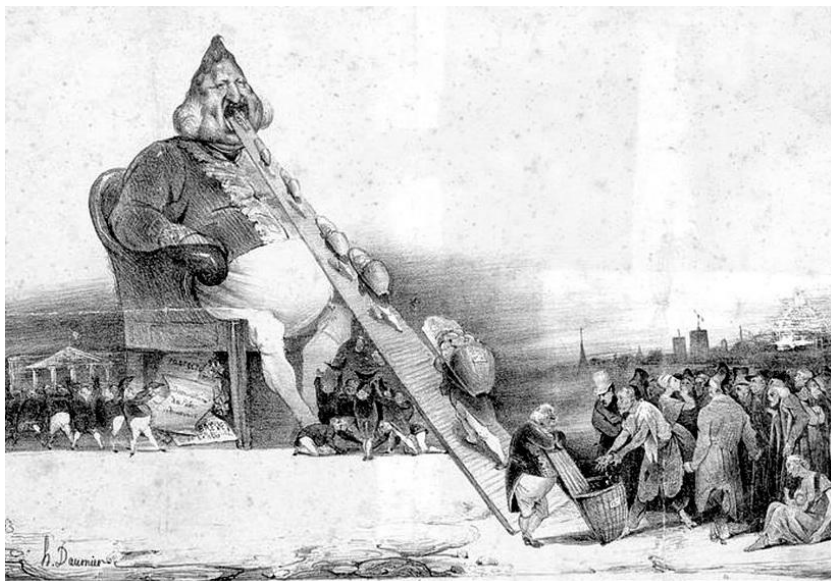
Installée dans les locaux d'une ancienne communauté religieuse, elle devient maison d'arrêt en 1790. Sous la monarchie de Juillet le nom de Ste-Pélagie fut synonyme de répression politique. C'est là que se retrouvaient les opposants républicains et légitimistes au régime de Louis-Philippe. Ils y bénéficiaient d'un statut particulier. Les archives de l'administration et les témoignages des détenus nous renseignent sur cet établissement hors du commun, où furent réunis les acteurs de la révolution de 1848.

*Façade de la prison de Sainte-Pélagie en 1901.
Hermine Waternau - Musée Carnavalet, Paris.

Artistes emprisonnés à Ste-Pélagie En 1832, la publication d'une caricature représentant Louis-Philippe en Gargantua, vaut à **Daumier** une condamnation à six mois de prison avec sursis, qu'il passera à la prison de Sainte-Pélagie.

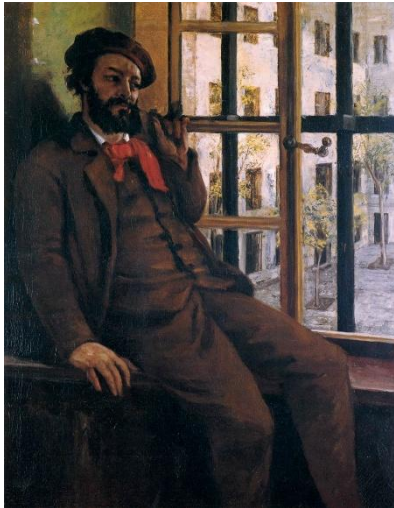
Son employeur **Philipon**, fondateur de plusieurs journaux d'opposition dont *Le Charivari* qui publiait les caricatures de Daumier, sera aussi emprisonné pour « outrages à la personne du roi » après avoir démontré la ressemblance du roi avec une poire. Et ce, malgré une argumentation adroite expliquant que « tout peut ressembler au roi », et qu'il ne peut être tenu pour responsable de cette ressemblance.

*Souvenir de Ste-Pélagie – H. Daumier Autoportrait de l'artiste sur la gauche.



*Gargantua – 1831 – H. Daumier – BnF
Caricature contre le roi Louis-Philippe I^{er} dont les besoins financiers sont considérables. Le roi, connu pour son avarice, batailla ferme pour obtenir une liste civile importante. Il tenta même d'en obtenir pour sa nombreuse famille. Dénonciation également de la corruption électorale pratiquée par le régime de la monarchie de Juillet : sous le « trône »,

nom argotique donné à la cuvette des toilettes, on voit des députés achetés (considérés comme des excréments du roi) par le gouvernement se diriger vers le Palais-Bourbon, siège de la Chambre des députés.



En mars 1871, **Gustave Courbet** adhère à la Commune avec enthousiasme. Bientôt élu au Conseil de la Commune, il devient délégué à l'instruction publique et président de la nouvelle Fédération des artistes. Mais son rêve d'une fraternité pacifiste se fracasse sur les violences qui marquent la fin de la Commune. Rapidement, le peintre est arrêté, traduit en conseil de guerre et condamné à six mois de prison qu'il purgera en partie à la prison Sainte-Pélagie. **Autoportrait à Sainte-Pélagie – entre 1872 et 1873 – G. Courbet – Musée Courbet, Ornans. L'artiste y figure très amaigri. Le foulard rouge est un symbole révolutionnaire. Une couleur que l'on retrouve dans l'inscription qui figure au bas de La truite.*



** La truite – 1872 – G. Courbet – Zurich. Après avoir purgé les six mois de prison auxquels il avait été condamné pour*

sa participation à la Commune de 1871, Courbet séjourne quelques temps dans sa Franche-Comté natale avant son exil définitif en Suisse. C'est au cours de cette période qu'il exécute plusieurs natures mortes de poisson, inspirées des gigantesques truites sorties par les pêcheurs de la Loue, la rivière qui arrose Ornans. On peut voir dans l'image de ce poisson piégé, vaincu mais encore vivant, une représentation du peintre lui-même, toujours en proie à ses justiciers.

Les beaux hôtels du quartier



Renaissance de l'hôtel Scipion, ancienne boulangerie des Hôpitaux de Paris L'Hôtel Scipion Sardini, de style Renaissance, fut la première bâtisse en pierre et briques de Paris, antérieure à la place Dauphine et à la place des Vosges. Paré de majestueuses arcades à l'Italienne, il s'organise en un comble bas et un étage reposant sur une galerie de six arcades agrémentées de médaillons en terre cuite. Cette belle bâtisse abrita des logements de fonction de hauts cadres hospitaliers, ainsi qu'une partie de l'administration de l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris. Mais les locataires ont dû quitter les lieux en prévision de sa réhabilitation.

Une première demeure est construite entre 1540 et 1565 par Maurice Bullioud, dite « hôtel de Bulles ». Elle est rachetée par **Scipion Sardini, banquier de Catherine de Médicis**, en 1565 ou 1580. Toscan comme elle, Scipion Sardini était venu en France à la suite de Catherine de Médicis, dans l'entourage de laquelle il fit une fortune considérable, inspirant à un barde le distique « *Naguère sardine, aujourd'hui grosse baleine : c'est ainsi que la France engraisse les petits poissons italiens* ». Son rôle politique et sa fortune trop rapide lui valurent des inimitiés. Après la mort de Scipion Sardini en 1609, l'hôtel est transformé en hospice en 1612, « l'hôpital des pauvres renfermés », il abrite une boulangerie et une boucherie. Il est alors vendu à l'administration des pauvres enfermés de la ville de Paris puis affecté à l'Hôpital-Général en 1656 pour créer une maison d'accouchement et d'allaitement sous le nom d'hôpital Sainte-Marthe. Après la Révolution française, il devient la boulangerie des hôpitaux de Paris et garde cette fonction de boulangerie jusqu'en 1974 lorsqu'il est transformé en musée puis en administration de l'Assistance publique - Hôpitaux de Paris.

L'allure médiévale de l'hôtel de la Reine-Blanche Un manoir royal construit à la fin du 13^e siècle a peut-être laissé au lieu son appellation de « château de la Reine Blanche » désignant la femme ou la fille de Saint Louis, ou la veuve de Philippe VI de Valois. L'origine du nom viendrait du costume blanc que portaient autrefois les reines de France en deuil. Reconstitué quelques siècles plus tard, le château de la Reine Blanche servit de demeure à la famille Gobelins, dont il manifestait la grandeur par ses belles prouesses architecturales. Car avec la présence de la Bièvre, les teinturiers travaillent et vivent dans ce quartier. Les familles Gobelins et Canaye semblent donc être à l'origine de cet hôtel particulier désormais à usage d'habitation.

La plus belle façade est celle donnant sur l'ancien jardin; elle est visible rue Gustave Geffroy. Construit en pierre de taille, le logis conserve de belles fenêtres à meneaux et une tourelle à pans coupés coiffée d'une poivrière. L'édifice connaît par la suite plusieurs vies successives : brasserie, tuilerie, tannerie et même le cadre d'un club des Jacobins en 1790. Achevée en 2002, la réhabilitation du château de la Reine Blanche en 53 logements comprend l'ensemble des bâtiments qui entourent la cour d'honneur : le château, des bâtiments du XVII^e siècle et une aile contemporaine revêtue de pierre et de bois qui s'intègre bien à cet ensemble patrimonial.